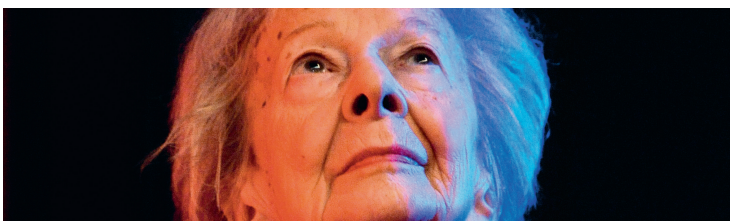
WISŁAWA SZYMBORSKA

De la mort sans exagérer

Poèmes
1957-2009

Préface et traduction de Piotr Kaminski



Poésie / Gallimard

COLLECTION POÉSIE

WISŁAWA SZYMBORSKA

De la mort sans exagérer

Poèmes
1957-2009

Préface et traduction du polonais
revue et corrigée
par Piotr Kaminski

GALLIMARD

© *The Wisława Szymborska Foundation, www.szymborska.org.pl*
© *Éditions Gallimard, 2018*.

Couverture : D'après photo © AFP Photo / Janek Skarzynski.

PRÉFACE

Si le Nobel de littérature accordé, en octobre 1996, à Wisława Szymborska (1923-2012) a surpris le monde littéraire, nul n'en fut davantage stupéfait que la lauréate elle-même. En dépit d'une popularité jamais démentie dans son pays natal et d'un nombre impressionnant de traductions dans le monde entier (en allemand et anglais, suédois évidemment, mais aussi hébreu, arabe, chinois, japonais, vietnamien…), elle n'était rien moins qu'un « personnage public ». Avare d'apparitions médiatiques, taciturne sur les grands sujets de société, absente du débat politique, Szymborska se voulait obstinément privée, intime et individuelle. Sa poésie l'exprime, à ce titre, parfaitement.

Depuis ses débuts, en 1952, elle n'a publié que treize recueils, dont onze qui comptent. Les deux premiers – Pourquoi nous vivons *(1952), et* Questions à soi-même *(1954) –, fruit d'étourdissements idéologiques produits par l'époque, s'effacent devant les accomplissements ultérieurs. Les trois volumes suivants (*Appel à Yeti*, 1957 ;* Sel*, 1962 ;* Cent blagues*, 1967*[1]*), qui lui permettent de*

1. La traduction ne reflète qu'imparfaitement le jeu de mots polonais : « *Sto pociech* » veut dire, littéralement, « Cent consolations » mais aussi « Quelle blague », « À mourir de rire » ou encore « Mille embarras ». (Les notes sont du Traducteur.)

trouver enfin sa voix et contiennent plusieurs chefs-d'œuvre, n'apparaissent, rétrospectivement, que comme des étapes menant au véritable événement que sera, en 1972, le recueil intitulé Cas où. *Un nombre impressionnant d'articles et d'exégèses l'accueille dans la presse polonaise, généraliste et spécialisée. On découvre soudain un univers esthétique et philosophique cohérent, d'une exceptionnelle maturité. Depuis, chacun de ses recueils provoquera un écho semblable – et disparaîtra immédiatement des librairies.*

Il convient d'y ajouter un opus posthume, une trentaine de poèmes écrits dans les années 1944-1948, dont certains ont alors paru dans la presse. Le recueil complet, plusieurs fois envisagé, élaboré et, finalement, abandonné sans qu'on en sache les raisons, n'a vu le jour qu'en 2014, sous le titre Czarna piosenka *(*Noire chanson*).*

Poésie affranchie de tout problème formel, aimablement ouverte vers son lecteur, elle lui révèle des abîmes métaphysiques souvent traités sur le mode de la plaisanterie apparente, du faux étonnement, où l'extrême sensibilité se pare de distanciation et d'ironie – parfois grinçante, jamais amère. « Poésie philosophique » disent les spécialistes, donnant pour preuve cette thèse en philosophie qui prenait pour thème une de ses œuvres (« Conversation avec la pierre »). S'il est vrai qu'elle cherche parfois ses sujets dans la métaphysique, son style demeure d'une étonnante et trompeuse simplicité (« Pardonne-moi, langue, d'emprunter des mots pathétiques – Et de faire l'impossible pour qu'ils paraissent légers ») sur laquelle plus d'un exégète, plus d'un traducteur se sont cassé les dents. Préserver, dans la traduction, l'équilibre entre le sublime et le trivial, dont Szymborska joue en grande virtuose, est un défi.

Elle-même trouvait ses anciennes traductions françaises « trop lisses » – alors que les langues germaniques semblent l'adopter sans obstacle.

La poésie française doit également à Szymborska quelques traductions géniales : Agrippa d'Aubigné et Théophile de Viau, abordés pour les besoins de la légendaire (et bilingue) Anthologie de la poésie française *de Jerzy Lisowski, et littéralement réincarnés sous sa plume.*

PIOTR KAMINSKI

DISCOURS PRONONCÉ DEVANT L'ACADÉMIE SUÉDOISE LE 7 DÉCEMBRE 1996

On prétend que, dans un discours, la première phrase est toujours la plus difficile. Le plus dur serait donc derrière moi… Et pourtant, je sens que les phrases suivantes ne seront pas moins ardues, la troisième, sixième, dixième, jusqu'à la dernière, car je vais parler de poésie. Je me prononce rarement sur ce sujet, presque jamais. Et toujours persuadée que je le fais mal. C'est pour cette raison que mon discours ne sera pas trop long. L'imperfection est plus facile à supporter à petites doses.

Le poète contemporain est un être sceptique et méfiant, même, sinon surtout, à l'égard de lui-même. Il hésite à se déclarer poète, comme s'il en avait honte. À notre époque si tonitruante, il est beaucoup plus facile d'avouer ses défauts, s'ils sont spectaculaires et pittoresques, que ses qualités, plus profondément cachées celles-ci, et auxquelles, en outre, on ne croit guère soi-même… Dans les enquêtes officielles, lors des conversations avec des gens rencontrés par hasard, le poète, qui ne peut plus taire sa profession, préfère recourir au terme général « homme de lettres », ou avouer une autre occupation qu'il exerce parallèlement. Lorsqu'on leur annonce qu'ils ont affaire à un poète, les fonctionnaires ou les passagers d'un autobus accueillent la nouvelle avec une légère défiance teintée d'inquiétude.

Je suppose que la qualité de philosophe provoque une perplexité semblable. Ce dernier se trouve cependant dans une posture plus confortable, car il peut agrémenter son métier d'un titre scientifique. Docteur en philosophie : voilà qui fait plus sérieux.

Les docteurs en poésie n'existent pas. Car enfin, cela ne voudrait-il pas dire qu'on ne peut exercer ce métier qu'après avoir fait des études approfondies, régulièrement passé ses examens, produit bon nombre de dissertations enrichies de bibliographies et d'annotations, et enfin, obtenu quelques diplômes solennels ? Ce qui signifierait, ensuite, que pour devenir poète il n'est pas assez d'une feuille de papier recouverte de poèmes, aussi illustres soient-ils ; il faudrait se prévaloir, en plus, d'un bout de papier affublé d'un tampon officiel. Rappelons-nous que c'est faute d'un tel bout de papier que Josif Brodsky, la gloire de la poésie russe, le futur lauréat du prix Nobel, a été condamné à l'exil. On l'a taxé de parasite, car il ne pouvait se targuer d'une attestation officielle l'autorisant à être poète…

Il y a quelques années, j'ai eu l'honneur et la joie de faire sa connaissance. J'avais noté alors que, seul parmi tous les poètes qui me sont connus, il aimait bien se présenter en tant que poète ; il prononçait ce mot sans aucune inhibition, avec une liberté un rien téméraire. Je suppose que s'y reflétaient toutes les humiliations qu'il avait eu à subir dans sa jeunesse.

Dans des pays plus heureux, où l'on ne foule pas au pied la dignité humaine avec une pareille aisance, les poètes aiment toujours à être publiés, lus, compris – mais ne font plus rien, ou alors si peu, pour se distinguer des autres au quotidien. Et pourtant, il n'y a pas si longtemps encore, dans les premières décennies de notre siècle, ils se plaisaient à effaroucher leurs

contemporains par leurs costumes prétentieux et leur comportement excentrique.

Ceci n'était cependant qu'un spectacle à l'usage des foules.

Car l'instant venait où le poète refermait la porte derrière lui, jetait par terre toutes ces capes noires et autres accessoires « poétiques » de pacotille, et s'installait dans le silence, dans l'attente de soi, au-dessus d'une feuille blanche. Car, en vérité, il n'y a que cela qui compte.

C'est symptomatique. On produit beaucoup de films biographiques, sur les grands scientifiques et les grands artistes. Les réalisateurs les plus ambitieux tentent de représenter de façon crédible le processus de création à l'origine des plus grandes découvertes, des plus grands chefs-d'œuvre de l'histoire. Le travail d'un scientifique se prête volontiers à ce genre de traitement : le laboratoire, certains instruments, le fonctionnement de certains mécanismes, tout ceci peut, en effet, retenir l'attention du spectateur. Il y a, en outre, des instants d'incertitude chargés de tension dramatique : telle expérience, repétée pour la millième fois, avec quelques modifications mineures – réussira-t-elle enfin ?

Les films sur des peintres peuvent, eux aussi, séduire le regard. On peut reconstituer la genèse d'un tableau, depuis le premier trait sur la toile jusqu'au dernier coup de pinceau. Les films sur des compositeurs sont pleins de musique : dès les premières mesures qui surgissent dans la conscience du compositeur, jusqu'à la forme ultime de l'œuvre orchestrée. Certes, tout ceci demeure fort naïf, et ne dit rien, au fond, sur cet étrange état d'esprit que nous appelons *inspiration* – au moins nous sert-on quelque chose à voir et à entendre.

Avec un poète, rien ne va plus. Son travail n'est pas photogénique pour un sou. Le voilà assis à sa table, ou couché sur son canapé, fixant le plafond ou le mur d'un œil immobile ; de temps en temps, il scribouille sept lignes, dont au bout d'un quart d'heure il supprimera une ou deux ; puis, une autre heure s'écoulera sans que rien d'autre ne se passe. Quel cinéphile pourrait supporter une chose pareille ?

Je viens de parler de l'inspiration. À la question de savoir ce qu'elle est, si elle existe, les poètes contemporains avancent des réponses évasives. Non pas qu'ils n'aient jamais ressenti les bienfaits de cette impulsion interne. La raison en est tout autre. Il n'est pas facile d'expliquer à quelqu'un un phénomène qu'on ne comprend pas très bien soi-même.

Lorsqu'on m'interroge à ce sujet, je préfère esquiver la question. Je réponds habituellement de la façon suivante : l'inspiration n'est pas un privilège exclusif des poètes, ou des artistes en général. Il existe, il a toujours existé, il existera toujours d'autres hommes qu'elle fréquente. Ce sont ceux qui, en toute connaissance de cause, choisissent leur travail, et l'exercent avec amour et imagination. Certains sont médecins, d'autres enseignants ou jardiniers, que sais-je encore. Leur travail peut devenir une aventure permanente, à condition qu'ils sachent en faire jaillir toujours de nouveaux défis. En dépit de toutes les peines, de toutes les défaites, leur curiosité ne tarit jamais. De chaque solution qu'ils trouvent, s'envole un essaim de questions nouvelles. L'inspiration, quelle que soit sa véritable nature, naît d'un éternel « je ne sais pas ».

Ils ne sont pas très nombreux. La plupart des habitants de cette planète travaillent pour gagner leur vie, travaillent par contrainte. Ils n'ont pas choisi leur

travail par passion, ce sont les circonstances de la vie qui ont fait ce choix pour eux. Un travail qu'on n'aime pas, qui ennuie, qu'on estime uniquement parce que, même sous cette forme, il n'est déjà pas à la portée de tout le monde, constitue une des plus grandes détresses humaines. Et il ne semble pas que les temps futurs puissent y apporter un changement bienvenu.

Je peux donc me permettre de dire que, tout en privant les poètes du monopole de l'inspiration, je les range parmi les très rares élus du destin.

Cela peut toutefois éveiller quelques doutes chez mes auditeurs.

Il est des tortionnaires, dictateurs, fanatiques, démagogues décidés à conquérir le pouvoir grâce à quelques slogans hurlés à tue-tête, qui aiment, eux aussi, leur travail, et le pratiquent avec un zèle très imaginatif. Oui, mais voilà : ils « savent ». Ils savent, et ce qu'ils savent leur suffit à tout jamais. Ils ne sont curieux de rien d'autre, car ceci pourrait écorner leurs arguments. Et tout savoir incapable d'engendrer de nouvelles questions trépasse à court terme, perdant de cette chaleur qui est la condition même de toute vie. Dans des cas extrêmes, bien connus de notre histoire ancienne et moderne, il peut même devenir un danger mortel pour les peuples.

C'est pour cela que je tiens en si haute estime ces quelques petits mots : « je ne sais pas ». Petits, mais aux ailes puissantes. Ouvrant notre vie sur les espaces que nous portons en nous-mêmes, et sur ceux où l'on a suspendu notre pauvre terre. Si Isaac Newton ne s'était pas dit « je ne sais pas », une pluie de pommes aurait pu s'abattre sur son jardin, et il ne ferait rien d'autre que d'en ramasser une, de temps en temps, pour la manger avec appétit. Si ma compatriote Marie

Skłodowska-Curie n'avait pas dit « je ne sais pas », elle serait probablement restée professeure de chimie dans une école pour jeunes filles de bonne famille, et toute sa vie se serait écoulée à ce poste – tout à fait respectable, au demeurant. Mais elle s'est dit « je ne sais pas », et ce sont ces petits mots qui l'ont menée, par deux fois, à Stockholm, où les esprits inquiets et éternellement curieux se voient attribuer le prix Nobel.

Un poète, si c'est un vrai poète, se doit lui aussi de répéter : « je ne sais pas ». Dans chaque nouveau poème, il tente d'y répondre, mais après chaque point final un nouveau doute l'envahit, une nouvelle hésitation ; conviction qu'il s'agit une fois de plus d'une réponse provisoire et absolument insuffisante. Il recommence alors, encore et encore, jusqu'à ce qu'un jour les docteurs ès lettres saisissent d'un énorme trombone toutes ces preuves de son insatisfaction de soi, et les appellent son « œuvre ».

Je rêve parfois des situations impossibles. J'imagine par exemple, dans mon effronterie, que j'ai l'occasion de m'entretenir avec l'Ecclésiaste, auteur d'une, ô combien poignante, lamentation sur la vanité de toutes les entreprises humaines. Je lui fais une profonde révérence, car c'est un des poètes les plus importants – du moins pour moi. Et puis, je saisis sa main. « Rien de nouveau sous le soleil », as-Tu dit, Ecclésiaste. Et pourtant, Toi-même, Tu es né nouveau sous le soleil. Et le poème écrit par Toi ne fut pas moins nouveau sous le soleil, car avant Toi personne ne l'avait écrit. Et nouveaux sous le soleil sont tous Tes lecteurs, car pouvaient-ils le lire avant Toi ? De même, le cyprès à l'ombre duquel Tu es assis ne pousse-t-il pas depuis l'aube de l'univers. Il fut engendré par un autre cyprès, semblable au Tien, mais pas tout à fait le même. Et

j'aimerais Te demander, Ecclésiaste, as-Tu le désir d'écrire quelque chose de nouveau sous le soleil ? Quelque chose qui complétera Tes réflexions ? ou bien aurais-Tu plutôt envie, malgré tout, d'en réfuter certaines ? Dans Ton grand poème, Tu n'as pas oublié la joie – quelle importance, au fond, qu'elle soit passagère ! Et si Ton prochain poème, nouveau sous le soleil, lui était consacré ? As-Tu déjà pris quelques notes, fait de premières esquisses ? Tu ne peux tout de même pas m'annoncer : « Voilà, j'ai tout dit, je n'ai plus rien à ajouter ». Aucun poète au monde ne peut dire une chose pareille, d'autant moins un immense, comme Toi.

Car le monde, quoi que nous en pensions, effrayés par son immensité et par le spectacle de notre impuissance, pleins d'amertume face à son indifférence à l'égard de ceux qui souffrent, humains, animaux, plantes peut-être, car qui peut nous garantir qu'elles sont libres de toute souffrance ? ; quoi que nous pensions de ces espaces infinis traversés par le rayonnement des étoiles, autour desquelles nous découvrons aujourd'hui de nouvelles planètes, déjà mortes ? encore mortes ? – nul ne le sait ; quoi que nous puissions dire de cet incommensurable théâtre pour lequel on nous accorde, il est vrai, un billet d'entrée, mais un dont la validité est si ridicule ; quoi que nous puissions penser de ce monde – il est quand même étonnant.

Néanmoins, dans ce mot d'« étonnant », un piège logique nous guette. Nous nous étonnons des choses qui s'écartent d'une norme connue et généralement admise, d'une évidence à laquelle nous sommes habitués. Or, il n'existe aucun monde normal et évident. Notre étonnement est autonome et ne procède d'aucune comparaison.

D'accord, dans notre langage courant, qui ne s'interroge pas sur chaque mot qu'il emploie, nous disons tous : « vie ordinaire », « monde ordinaire », « ordre normal des choses ». Mais dans la langue de la poésie, où chaque mot est soigneusement pesé, rien n'est jamais ordinaire ni normal. Pas une pierre, et pas un nuage au-dessus. Pas un jour, et pas une nuit après. Et, par-dessus tout, pas une quelconque existence en ce monde.

Il semblerait que les poètes auront toujours beaucoup de travail.